

Antonio Carlos Secchin  
Académie Brésilienne de Lettres



**Résumé :** *Les cinquante dernières années ont accouché d'un nouvel ordre mondial qui a brouillé les repères du sens et uniformisé le langage. Dans ce contexte où la Vérité cherche à ramener le sens à l'univocité fausse et appauvrissante, la parole poétique est ici analysée comme force d'éclatement et d'affranchissement, en particulier la métaphore qui trouve à exercer pleinement et littéralement tous ses sens.*

**Mots-clés :** *langage, poésie, métaphore, ordre*

**Resumo :** *Os cinquenta últimos anos deram origem a uma nova ordem mundial que confundiu as referências de sentido e uniformizou a linguagem. Nesse contexto em que a Verdade procura trazer o sentido à univocidade falsa e empobrecedora, a palavra poética é aqui analisada como força de ruptura e de liberação, em particular a metáfora que exerce plenamente e literalmente todos os sentidos.*

**Palavras-chave:** *linguagem, poesia, metáfora, ordem*

**Abstract:** *The last fifty years originated a new world order that mixed up the references of meaning and standardized language. Within this context, in which the Truth tries to bring meaning to the fake univocity, the poetic word is analysed as a force of rupture and liberation, specially the metaphor that influences totally and literally all the senses.*

**Key words:** *language, poetry, metaphor, order*

Je remercie très sincèrement les organisateurs de ce Séminaire de l'honneur qu'ils me font en m'invitant à présenter une communication sur la poésie. Je tiens tout d'abord à signaler que mon propos ne portera pas strictement sur la création poétique au Brésil, mais sur ce qui aujourd'hui est généralement appelé « la crise de la poésie ». Les historiens de mon pays ont l'habitude lorsqu'ils abordent la production poétique du XX<sup>e</sup> siècle de souligner l'importance, entre autres, des œuvres de Manuel Bandeira, de Carlos Drummond de Andrade et

de João Cabral de Melo Neto. Pour ma part, je vais traiter de questions peut-être plus vastes, mais qui peuvent présenter un certain intérêt pour tous ceux qui étudient les spécificités du discours poétique, dans une société globalisée, société qui semble en apparence hostile ou indifférente à ce discours<sup>1</sup>.

Mais, avant de nous risquer à des considérations sur la place de la poésie dans le nouvel ordre mondial, il faut rappeler un présupposé idéologique de ce nouvel ordre. Il est souvent fait référence à la fin de l'Histoire, qui se traduirait par l'atténuation des polarisations entre les systèmes capitaliste et socialiste, et par la victoire proclamée de l'alliance entre le capitalisme et le libéralisme économique.

Il est hors de doute qu'une grande part de la poésie engagée se situe à gauche du spectre politique: très rares sont les défenseurs de la civilisation contemporaine qui se trouvent ignorer les injustices sociales sur lesquelles repose ce nouvel ordre. D'un autre côté, on reproche à la poésie d'inspiration nettement sociale une double inefficacité: puisqu'elle n'atteint pas le grand public, elle serait inopérante en tant qu'instrument effectif des transformations qu'elle prône; mais, comme elle a besoin, tout de même, d'essayer d'atteindre le grand public, elle ne se justifie pas non plus en tant qu'objet esthétique, car elle est assujettie à un impératif de communication immédiate inversement proportionnel à son degré d'élaboration formelle.

Un tel résumé s'appuie sur une opposition fondamentale: il existerait un ordre intrinsèquement bon, opposé à son contraire satanique, et il reviendrait à la poésie, comme catéchèse, d'embrasser la cause du bien et d'expulser les démons qui la menacent. Mais où se cache le bien? Comment contraindre la poésie à se contenter de suivre le chemin, préalablement établi, qui mène au Paradis? Il ne s'agit pas d'être favorable à un art qui soit aliéné de son époque, ce qui serait, d'ailleurs, impossible: peu importe que le poète veuille abolir la temporalité - le poème se charge de la restituer, même si c'est par le biais négatif du refus. Il s'agit de souligner que la poésie veille à maintenir, avant tout, son engagement dans la création d'un espace dont le premier impératif est l'éloge de la pluralité. Tout peut être différent. Même si le discours de l'ordre souhaite persuader qu'il existe déjà une place assignée aux choses, et qu'une sorte de valeur fixe reste préalablement, et pour toujours, figée à cette place. Seuls ceux qui croient que la poésie est au service de la confirmation des places pré-établies, ceux-là seuls doivent s'inquiéter de l'avènement d'un nouvel ordre, aux frontières indéfinies: la poésie tend à être plus vigoureuse quand elle n'est pas au service du renforcement des visions dichotomiques de la réalité. Au contraire, elle se renouvelle quand elle peut jouer sa condition de machine créatrice de sens, sans direction précise. Il y a bien des manières d'emprisonner les débordements du monde; n'acceptons pas que la poésie en soit une de plus. Elle doit rester comme une parole très forte, contraire à toutes les classifications arbitraires. C'est pour cela que la poésie signifie la fulgurance du désordre, le "mauvais chemin" du bon sens, l'écoulement intarissable du corps vivant du langage, sans ne promettre rien d'autre que des liturgies devant un autel absolument vide.

La poésie ne tient pas à La Vérité, car l'un de ses rôles est précisément d'établir un circuit souterrain de significations, qui ébranle les forteresses où se nichent les présomptions de Vérité. Dans cette opération, la métaphore prend une place spéciale. En rapprochant des éléments normalement éloignés, elle dévoile des associations masquées par l'anesthésie du discours normatif, féroce gardien de l'impossible univocité. Mais, en même temps qu'elle dévoile des affinités inattendues, la métaphore introduit aussi de nouvelles tensions, dans la mesure où les mots sont soustraits à leurs voisinages habituels. Rassemblés dans un nouveau contexte, ils s'échangent d'inattendus "morceaux" de sens, tout en gardant leur noyau intransférable, qui fait que A est *comme* B, mais pas que A *soit* B.

Ainsi la métaphore est-elle un processus qui rapproche et éloigne à la fois deux choses, en ce qu'elle établit une jonction fondée sur la différence, sans quoi nous serions plongés dans la dictature de l'identique, de l'indifférencié, c'est-à-dire, de l'impossibilité de produire de la différence, et de la percevoir en tant que telle. L'ordre du discours poétique se nourrit du désordre sous contrôle qu'introduit la métaphore; elle déclenche, à l'intérieur même du poétique, des réseaux de sens presque impossibles hors de lui, et désavoue toutes les procédures de communication simplifiées et extérieurement harmonieuses, pour dévoiler les zones les plus obscures et les plus troublées du langage.

À cet égard, nous pouvons élargir notre réflexion, en proposant que la poésie soit considérée comme une sorte de vaste métaphore de la langue, comme un discours qui, tout en feignant d'être à l'image du discours ordinaire de la langue, dont il emprunte les mots et la syntaxe, finit par créer des objets verbaux qui dérèglent l'usage prévisible de son grand modèle. À quoi sert un poème? Peut-être à dire et à répéter qu'il y a toujours des erreurs, des lapsus, des semblants dans le rapport entre l'homme et le réel. Ne pas s'en apercevoir, c'est croire à la juste adéquation des mots et des choses, à la puissance d'un discours homogène qui interdirait à chacun la possibilité d'établir avec les mots des zones de perturbation et de changement dont nous avons - comme eux - besoin pour rester vivants. On donne à cette opération le nom de style.

Bien entendu, dire que la poésie est une métaphore de la langue n'est qu'une... métaphore, dans la mesure où le passage d'un niveau - celui de la langue - à l'autre - celui du langage littéraire - n'est pas vérifiable par un ensemble rigide de normes qui permettrait d'assurer sans discussion que tel texte soit, ou non, poétique. Les frontières élevées entre la parole prosaïque et la parole poétique sont garnies d'innombrables vecteurs culturels, aussi désagréable que cela puisse paraître aux nostalgiques de la "vraie" essence poétique perdue, et perdue d'autant plus qu'elle n'a jamais existé.

Quoi qu'il en soit, revenons à la métaphore: ce qu'elle apporte, d'abord, c'est la possibilité vertigineuse de changements, c'est le dessein d'un univers sans prescriptions, où, même s'il existe des places marquées par les normes de la langue, il n'y a pas d'éléments éternels pour les occuper en exclusivité. Ce mouvement est à la base du rapport entre le poétique et la langue elle-même, puisque celle-ci finit par se rajeunir de tous les élargissements des frontières

et des limites procurés par la poésie. Le défi, pour l'artiste, est de ne jamais oublier qu'aucune conquête poétique ne fixera l'horizon, qui restera toujours comme frontière à franchir. Ce mouvement subtil des pièces sur l'échiquier peu mobile du langage présuppose la sagesse d'un acte poétique qui sache considérer la portée et les effets de son propre mouvement, pour qu'il ne soit jamais tout à fait gratuit ou en-dehors de la possibilité de communication. La poésie ne peut pas être le miroir du chaos, parce que, toutes références ayant disparu, tout, c'est-à-dire rien, serait poétique.

Discours du désordre responsable, la poésie n'a pas besoin de se plaindre devant l'ordre du progrès, ni de le dénoncer comme l'ennemi qui la paralyse. Exclue depuis plus d'un siècle du grand circuit du marché commun de la consommation, elle peut, au cœur du marché peu commun de l'invention, survivre, ayant pour devise l'affirmation que notre liberté traverse non seulement les mots dans lesquels nous nous reconnaissons, mais surtout les mots avec lesquels nous apprenons à nous transformer.

## Notes

<sup>1</sup> Antonio Carlos Secchin s'adresse ici aux organisateurs du colloque qui a eu lieu en juin 2005 à l'Université de Paris 3 Sorbonne Nouvelle [ndlr].